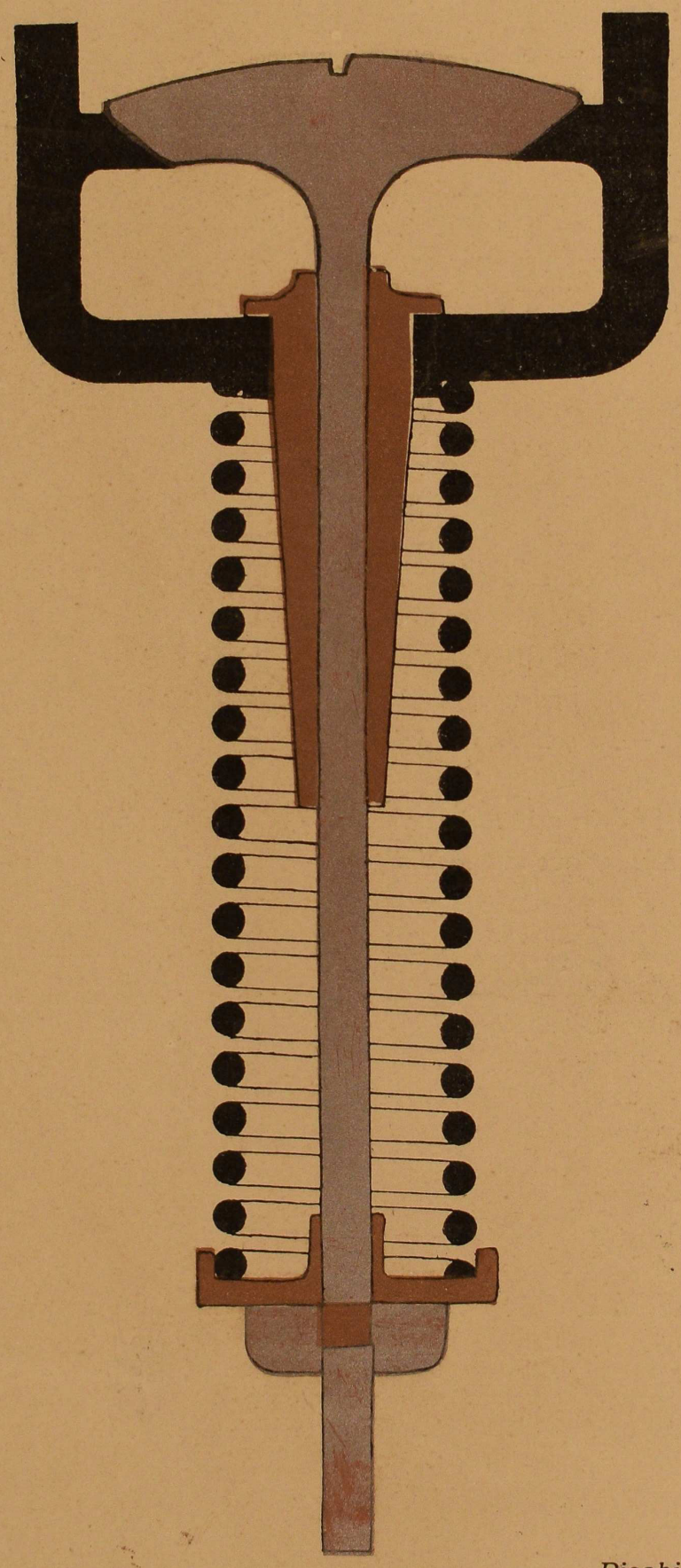
391

FLAMENCA



Picabia.

N.° 3 1 Mars 1917 0'60

CIVILISATION

Il est avéré désormais que le plus pur moyen de témoigner de l'amour à son prochain est bien de le manger. Cela n'est nullement plus répugnant que de se nourrir de secrétions malsaines et puantes et de suintements équivoques ainsi que le font les hommes des époques qualifiées hautes. Voyez le petit vieux à barbe grasse : oh Verlaine! Et le gros blond au pantalon entrouvert. Oh César Franck! Il est vrai que les alcooliques ne reculent point devant l'absorption du liquide conservateur de précieuses pièces anatomiques, sans souci du dommage causé à la Science.

Posséder par le cœur, ou posséder par l'estomac? Celui-ci est plus certain. Et puis, en cas de contre-ordre, il y a toujours la nausée.

Nul égoïsme. Le plus fort mange le plus faible. Tu es admis à ma table, o mon agneau! T'amo, t'amo!

Analogie avec l'amour des amants. La femelle (qui parfois est un homme) connaît par l'intérieur la pensée du mâle (qui parfois est une femme). Ainsi le mangé connaît par l'intérieur — ce n'est pas ici le tube digestif — la substance du mangeur. Qui donc est vainqueur du jeu?

Et sans doute il n'est pas d'émotion artistique semblable à celle qui étreint l'homme plat du jour, dès le commencement de la mastication.

Les hideux amateurs de la sueur nocturne des poètes sont aussi des anthropophages; on pourrait leur être reconnaissant de débarrasser l'air d'une telle fétidité, si leur haleine ne s'en ressentait. Vraiment il ne faut manger ni du poète, ni du musicien, ni du peintre, ni d'aucun artiste, avant de l'avoir mis à dégorger. Encore leur viande doit-elle être molle et fade.

Bonbons à l'essence de bananes, et pippermint, donnent à la fin mauvais estomac. Que dire d'un violoniste? — Es schmeckt, es schmeckt! — Gare le gros ventre! Donnez cela aux Chacals.

Au moins quand le Sain mange son vieux père mort, ou un missionnaire anglican, c'est parce que la chair parle, et que la narine se dilate voluptueusement, comme à l'odeur de l'oignon qui roussit.

I

Fatale soumission aux lois de la pesanteur. Surnagement de la tête dans les airs. Voilà l'entrepôt constitué. Haut, Bas. Et lui, monte sur les marchandises, et toujours sa tête est plus haute.

De la main gauche et de la main droite, il ne peut s'empêcher de peser le chant même des petits oiseaux.

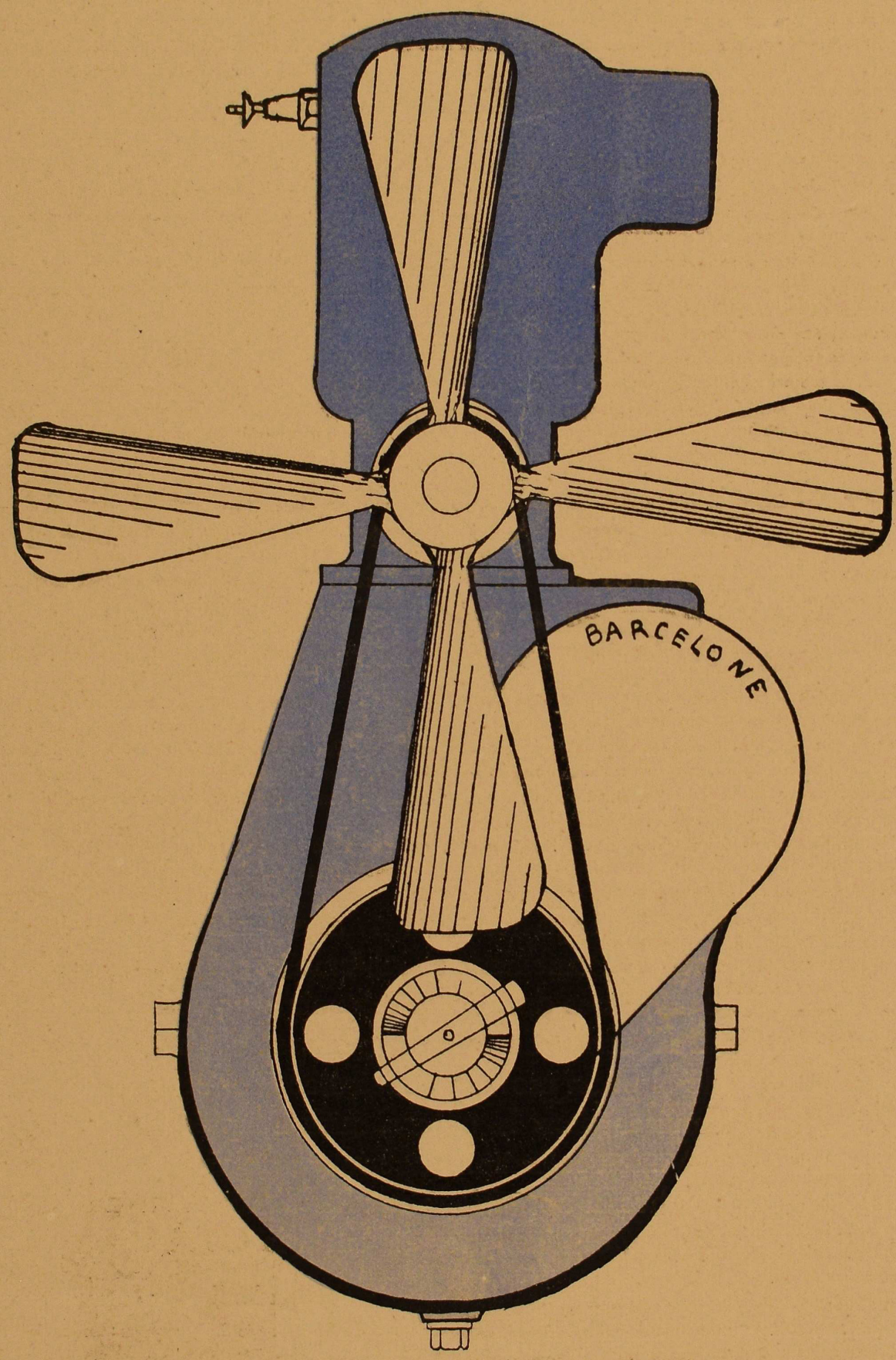
Pourtant ses cheveux que le vent emporte, finissent par reposer sur le Sol. Terre! Terre!

A une telle altitude, il importe peu qu'il rêve de cervelles désaffectées, d'intestins déroulés au mètre, de muscles et de graisse pulvérisés en rosée sur les gazons rouges. Ainsi en son sommeil, certes, joua-t-il au billard avec des yeux vitreux, et équilibra-t-il un œuf blanc sur le jet de sang jailli du cou qu'un obus priva de chef.

Il ne peut encore conprendre pourquoi la tête si légère lorsqu'elle remorque le corps vers le ciel, est si lourde si le câble se rompt.

G. Ribemont-Dessaignes.

MARIE



Picabia.

CHRONIQUE D'ABRAHAM

Plusieurs objections et remarques qu'on a bien voulu formuler — sans courtoisie parfois — relativement à notre méthode de classification des artistes et des hommes, nous incitent à fournir de nouveaux exemples ou précisions pouvant servir à différencier plus nettement les généalogies, doctrines, mœurs et coutumes respectives des deux grandes familles d'Abraham et d'Adam.

On a dit de notre méthode qu'elle est une pure création de l'esprit. Rien de moins licite. Car le don de créer n'appartient pas aux hommes, mais seulement une faculté de découverte — doublée chez certains d'une faculté d'invention. Faculté de découverte relative du monde sensible, lequel apparaît comme un absolu. Faculté d'invention, dévolue à qui conçoit la relativité du monde sensible, la possibilité d'un choix parmi les éléments, et la nécessité d'un ordre.

Nous aurons donc parachevé notre justification quand nous aurons loyalement indiqué ce qui, dans notre méthode de classification des artistes et des hommes relève soit de la découverte, soit de l'invention. Mais nous ne le ferons que plus tard, si l'on nous y pousse vigoureusement, car nous estimons assez notre lecteur pour abandonner à ses soins tant élémentaire problème.

Toute faculté d'invention demeurant dévolue aux seuls fils d'Abraham, les fils d'Adam doivent se contenter de la seule faculté de découverte. Trois pommes sur un compotier, nous l'avons dit, peuvent induire tel fils d'Adam en un perpétuel étonnement. Trois pommes sont trois pommes. Et c'est vert. Et c'est rouge. Et c'est rond. Ces découvertes peuvent suffire à toute une vie.

[*Note sociologique.* — De plus en plus, dans toutes les branches de l'activité sociale, la machine tend à remplacer l'homme. Les guerres elles-mêmes ne sont elles pas « de matériel » ? A un artiste fils d'Adam, l'appareil photographique peut se substituer parfaitement. Et même, qui osera nier que la machine fournit des représentations plastiques plus précisement réalistes?]

[*Note généalogique.* — Adam et ses fils et M. Bonnat descendent du singe (nous voulons dire qu'ils sont en dessous) car certains gorilles ont pu se montrer capables d'invention sans briguer l'Institut.]

Précieux don que l'apanage héréditaire des enfants d'Abraham. Principe de tout art, perfectionnement et sublimité, c'est à lui que l'univers des concepts et des formes doit de se rajeunir sans cesse. Car il y a le même rapport entre l'œuvre de tel artiste enfant d'Abraham et la nature, qu'entre celle-ci et un moteur à explosions. Ici et là, des éléments éternels et bruts, puisés dans la nature, mais adaptés à un ordre humain, concourent à une réalisation supérieure de vie. Saints, savants, artistes ou philosophes, il appartient aux fils d'Abraham de transformer le monde sensible, et d'assigner un but à la création.

MAX GOTH.

[*Note rétrospective.* — Un critique d'art fort connu prononça, voici quelque temps déjà, ce jugement digne de l'Histoire : « Ils tournent le dos à la Nature. » Il s'agissait, vous m'avez entendu, des artistes fils d'Abraham.

Méditez, méditez, il en restera toujours quelque chose. Et puis, vous vous apercevrez sans doute de la nullité parfaite de ce mémorable jugement. Pour tourner le dos à la Nature, il faudrait d'abord pouvoir s'en abstraire. Or, vous faites partie de la Nature, irrévocablement, au même titre que moi-même et que le critique d'art fort connu. Et vous ne parviendrez pas à « tourner le dos à la nature » parce qu'il vous est matériellement impossible de vous tourner le dos à vous-même.]

SINGULIER IDEAL

Un flair plus subtil peut glisser sur une forme humaine
victorieuse bravoure liberté cruauté plus douce mais ils perdent
pied immédiatement par divination — Butin souplesse
de la couleur locale pour combien de temps déchaîné et radicalement
fou mais formes attractives c'est exactement la même chose. —
Des créateurs un mensonge des destructeurs un mensonge
trônes fous grimpeurs aux longues oreilles tout est volé —
Avons-nous appris quelque chose critique tentatives courageuses
très difficile à comprendre du moins pas pour nous —
Miroir universellement déprimant qui tyrannise des esclaves
arrivés à dominer l'existence d'hypersentimentalité —
Opinions d'idiots non-valeurs de pantins la victoire moraliste —
Il faut être beaucoup de choses —

PICABIA.

AVOIR UNE ILE...

La capitale est un palmier
parapluie parasol nourricier.

Il est la coupe où le soleil vient boire.
La limite de la terre et la limite de la mer.
Tente ciel vert
A hampe noire.

A son pied,
le fauteuil de jardin de mon omnipotente volonté.

ET RENDRE LA JUSTICE.

Un rayon ultra-violet a pu traverser l'armature
du temps-logique-bon goût.
Esprit
qualité pure
Il a brisé toute béquille sur son genou.

Flamme, danse et lumière,
il danse et luit.
Sans loi.

MAX GOTH.

Bzj. S.1

CINEMATOGRAPHE

Parce qu'il s'adapte aux esprits les plus divers, aux êtres de toutes les classes et de toutes les civilisations — et agit sur tous directement par la simplicité de ses moyens expressifs ; parce qu'il exprime aussi, avec une force et une clarté que n'a obtenues aucune autre forme d'art, les aptitudes sentimentales et actives caractéristiques des peuples et des races — le cinéma est devenu un élément essentiel de la vie moderne.

Le film n'est pas seulement évocateur d'une intrigue individuelle — Il évoque vraiment l'état psychique le plus général d'un peuple — son génie propre — ses instincts profonds — et là est sans doute la raison de l'autorité avec laquelle il s'est imposé dans le monde.

Ainsi : le film italien nous entraîne en des complications amoureuses outrées, tragiques et banales. Les héros, toujours personnages des classes opulentes, errent, en des attitudes rares et imprécises, parmi des décors somptueux: palais, jardins, majordomes, autos, toilettes de luxe, effets spécialement heureux du point de vue photographique, où se retrouve le goût italien pour la virtuosité, et où s'éteint l'intérêt de l'intrigue. Le film italien est celui dont la lecture est la plus difficile. Comment ne point comprendre l'absurdité de faire parler longuement des personnages dont on voit remuer les lèvres sans entendre les paroles qu'ils prononcent ? L'influence du film italien est néfaste sur le cinéma en général et tout à fait contraire au génie cinématographique. L'intérêt qu'il peut imposer à la foule vient de ce qu'il flatte ses médiocres aspirations pour la sentimentalité vulgaire, pour le toc, le clinquant — matériel et spirituel — le lieu commun, la déclamation.

Le film scandinave est empreint de préoccupations morales et humanitaires, de cas de concience où se débattent des personnages descendants directs des héros d'Ibsen — il est long, difficile à suivre — sans grand effet cinématique. Mais sa sobriété repose de l'éxubérante virtuosité italienne.

Le film espagnol, très inférieur encore au film italien, n'a même pas l'attrait de la virtuosité. Il se déroule lentement, plus obscur et tragique, et n'offre même point l'intérêt secondaire de la belle photographie. Intrigues sombres, touffues, où des personnages soumis à des sorts lamentables, on ne sait par quelle fatalité, meurent pour des amours inavoués, ou par des empoisonnements lents, s'expriment faiblement en des poses de terreur, d'angoisse, des grimaces de désespoir, où se retrouvent quelques vestiges de ce que devait être l'état d'esprit au temps de l'inquisition. L'ennui en est la caractéristique.

J'ai vu une seule fois un film suisse. Absence totale de virtuosité photographique. Pas de trucs, pas d'effets de luxe ni de toilette. Une histoire policière sans intrigue amoureuse, où ne figuraient que des hommes grands, laids, larges d'épaules. Problème posé et se résolvant peu à peu avec une logique si simple que le plaisir de comprendre finissait par l'emporter sur le manque d'attrait visuel choquant au début.

Le film français est souvent spirituel et bien composé, mais manque d'envergure. Il a pris ses meilleurs effets au film américain et sait les placer au bon moment. Il restreint ses sujets et ne cherche point à faire d'innovation. Variations sur un thème gaulois. Adaptation de romans policiers. Il se lit clairement, sans longueurs, expose ses personnages en d'agréables décors de costumes et de paysage et possède comme le théatre le secret de servir à point un dénouement bien cuit.

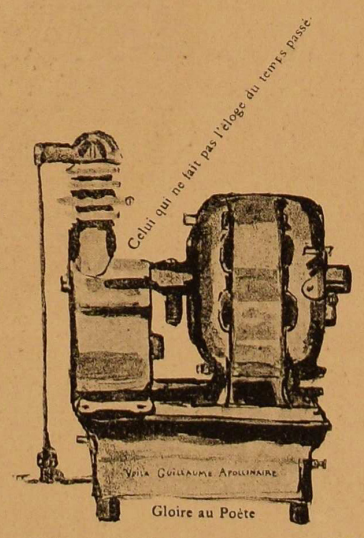
Le film américain est le seul dont on puisse dire qu'il soit une création. Il réalise un mode d'expressión vraiment neuf, tandis que les films européens ne sont que des adaptations de vieux moyens littéraires ou dramatiques. Le seul d'ailleurs, où, grâce à l'étendue des moyens mécaniques, puissent se donner libre cours la fantaisie et l'imagination prodigieusement actives qui caractérisent le génie américain. Le cinéma américain ne s'est pas limité à une série d'effets heureux. Son invention se renouvelle sans cesse. Les éléments les plus disparates de la vie moderne y trouvent leur place et, souvent, une place inattendue, ce qui est une des raisons de sa puissance comique. Le film, avant tout, est actif, et ne languit pas en des représentations inutiles ou des pantomimes dont le spectateur se trouve forcé de combler l'imprécision par un travail de déduction intérieure. L'intrigue avance par une succession de faits à signification directe. Coups de poing, baisers, chutes, courses. Le paysage même n'est pas un décor passif. L'écran le reproduit sous tous ses aspects : ensemble, détail, de près, de loin, à l'endroit, à l'envers. Cette succession s'inscrit dans la mémoire sous une forme vibrante. L'unité de l'œuvre se soutient par la marche simultanée de tous les personnages, si bien que, si compliquée soit l'intrigue, si nombreux soient les acteurs, le film se suit sans effort, captivant l'esprit qui court de l'un à l'autre, saute du grotesque au tendre, du sport à l'amour, tendu dans une intensité contenue d'intérêt et d'attention.

Il faut dire aussi que le charme du cinéma américain s'augmente «d'aller au cinéma» en Amérique. La salle, les spectateurs si proches des héros, l'intervention brutale du «faiseur de bruits» qui imite la mer ou le moteur d'aéroplane, surtout l'orchestre rudimentaire à base de tambour et le rythme continu du ragtime, dont la pression et la dépression stimulent l'effet visuel, forment une ambiance légèrement engourdissante, où l'esprit se dégage plus facilement des impressions externes et s'adapte plus intégralement à l'écran lumineux, source de son plaisir.

J'ajoute que le cinéma américain me parait depuis quelques années subir de fâcheuses influences européennes — italiennes surtout — et que déjà s'y infiltrent des éléments de décadence et d'impureté.

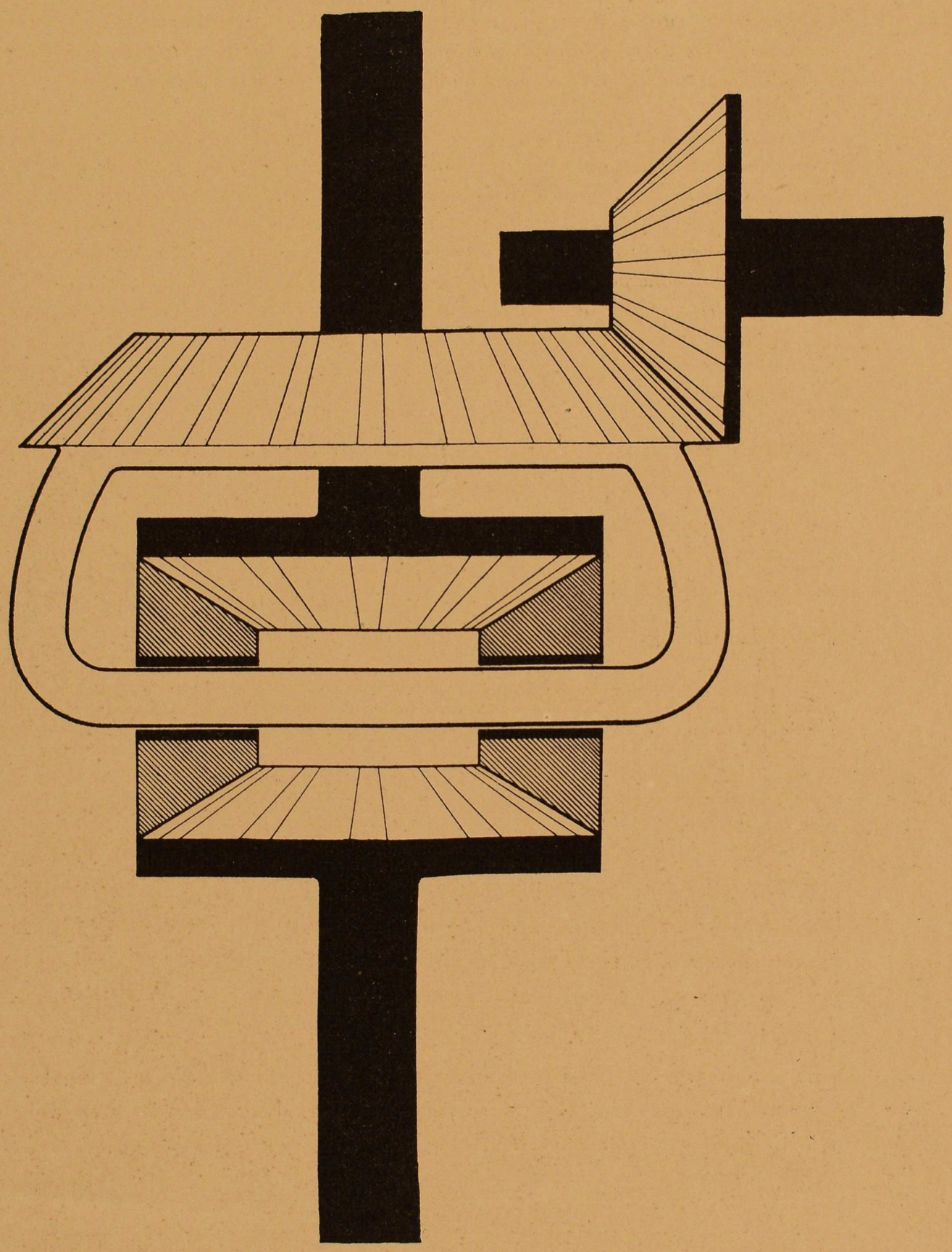
Vers quelle destinée s'orientera-t-il?

GABRIELE BUFFET.



F. P.

LAMPE ILLUSION



Picabia.

DE NOS ENVOYES SPECIAUX

Nous ne présenterons pas à nos lecteurs des deux hémisphères les envoyés spéciaux que «391» a déchaînés sur cette planète.

Ils sont, depuis quelque temps déjà, parvenus à destination.

Et l'on a parlé d'eux dans les grandes capitales d'Europe et d'outre-atlantique, soit qu'ils y aient fait la conquête immédiate de l'esprit public, soit que les Polices de tous Ordres aient dû les accabler de leurs soins. Dans tous les cas, nous sommes persuadés qu'ils surent faire assez de bruit pour ne passer nulle part inaperçus.

Nous dirons donc seulement en quels moment et lieu nous les rencontrâmes.

Ce fut à Madrid, le jour de la Chandeleur, devant la cage de ce tigre paralytique, mais royal, immortalisé par Marie L..... en des vers justement fameux.

Nous les reconnûmes aussitôt pour de purs enfants d'Abraham. Non qu'ils se distinguassent par aucune particularité de leur costume. (Ils étaient vêtus, comme tout le monde, de dépouilles d'animaux sauvages ou domestiques, d'extraits végétaux, et parés de maladies d'huîtres). Nous les identifiâmes plutôt grâce à un certain esprit *que leurs premières paroles nons révélèrent.*

Une dame à l'allure américano-polonaise, qui ressemblait étonnamment à Gabriel B....., prononça, sur un ton de manifeste enjouement :

—Mouvement d'andante et ton mineur, telle est cette bête...

—Carburateur encrassé, bielles espagnoles (avides d'huile) et bougie défectueuse, ajouta Francis P..... qui semblait regarder la pointe de l'angle aigu qui le suit partout.

—Bouillon d'os et blaireau sentant la colle, objecta Otho L... en crispant ses pieds.

—Mais je voudrais bien savoir à quoi servent ces moustaches, interrogea Olga Z..... dont les yeux ronds et bleus clairs s'arrondirent et se bleuclarifièrent encore.

—Quel con, proféra Arthur C ...., définitif.

Un inconnu prenait des notes.

Le directeur de «391» s'avoua vaincu. Des engagements somptueux furent scellés le soir même.

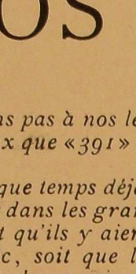
Et, le lendemain matin, munis des sacrements officiels ainsi que de tout ce qu'il faut pour écrire, nos envoyés spéciaux se dirigèrent allègrement vers leurs centres respectifs d'information et d'action. Ceci sans aventures d'aucune sorte, sauf pour le plus fort de nos collaborateurs, Arthur C....., qui, partant pour l'Amérique, se fit coffrer, durant quelques jours, à Bilbao, sous l'ignominieuse inculpation d'émission d'idées fausses. **Pharamousse.**

N. B.—Texte inédit du télégramme envoyé par notre ami, enfin rendu à la liberté des mers, à son épouse ayant rejoint Paris : Adieu d'Espagne, sois pure. Arthur.

NEW-YORK

Intéressante conférence de M. de Zayas, au *Columbia*, sur l'humour yankee. Cette conférence, première du genre, fut sans paroles et singulièrement démonstrative, néanmoins. Nous sommes autorisés à en publier l'approximatif schéma.

La scène représente une promenade publique. Ormes et banc.



Un matelot, qu'accompagne un mannequin exactement semblable à lui-même, entre par le côté cour et vient prendre place sur le banc. Homme et mannequin portent sous le bras droit le national béret bleu à rayures concentriques blanches. Après quelques instants de réflexion profonde, le matelot se lève et sort par le côté jardin, abandonnant son compagnon extatique. Un monsieur passe qui, prenant pour cible le national béret bleu à rayures concentriques blanches, tire un coup de revolver. Le compagnon extatique ne bronche pas, cependant que le gentleman nerveux le crible de balles. Le monsieur sort enfin par le côté jardin et le matelot rentre par le côté cour. Le compagnon extatique disparaît dans les frises. Le matelot s'assied et le gentleman revient, accompagné d'une dame. — Prenant pour cible le national béret bleu a rayures blanches concentriques, il vise et va faire feu. Mais le matelot se lève. Swing et direct, crochet à la mâchoire. Le monsieur tombe et la dame s'évanouit. Le matelot sort en esquissant une petite gigue.

Rideau.

La solennité prit fin sur une lumineuse présentation, par M. de Zayas lui-même, du dernier état de la caricature politique. Un admirable masque canaque fut apporté. Et M. de Zayas l'adorna de moustaches dites *en crocs*.

—Une fructueuse opération vient d'être accomplie par M. Stieglitz, laquelle révèle une conception toute neuve du Mécénat. Un tableau acquis pour cent dollars fut revendu pour mille à son auteur, deux jours après, par les soins de M. Stieglitz lui-même, qui sut trouver les mots qui versent l'heroïsme au cœur de l'acheteur.

—M. Varèse va partout prétendant avoir terminé l'orchestration de sa *Danse du Robinet froid*.

PARIS

Il n'est question que de Barcelone.

Non pas seulement à cause de «391» qui s'y publie. Mais aussi, mais surtout, parce qu'une importante exposition s'y prépare. A Montparnasse, Montmartre, Passy et Vaugirard sévit la fièvre des jours d'intrigues mémorables. Les bruits les plus contradictoires circulent. La Rotonde est transformée en Bourse des Valeurs potinières. Les cours sont extraordinairement variables.

L'esprit d'Abraham sera-t-il ou ne sera-t-il pas représenté á l'exposition de Barcelone? Tel est le dilemme. Et l'on discute. Et l'on s'excite. Sans en sortir jamais.

Les artistes espagnols ont *invité* tous les artistes de nationalité française. Et l'on se bat dans l'antichambre.

— Erik Satie, Pablo Picasso, et Jean Cocteau partent pour Rome.

BARCELONE

Il n'est question que de Paris.

A peine remis de ses récents triomphes littéraires et guerriers, verrons-nous ici Guillaume Apollinaire? Plusieurs le désirent. Mais le Dieu des Armées abandonnera-t-il son lieutenant? Saint Max Jacob, priez pour nous...

On s'est aussi battu dans la salle à manger.

Comme tout état policé, l'Espagne compte un certain nombre d'artistes officiels, directement interessés au bon équilibre du budget des beaux-arts. Les dépenses extraordinaires prévues pour cette année furent, pour ces messieurs, un légitime sujet d'inquiétude. On qualifia d'excessive l'hospitalité offerte. Et l'on prétendit restreindre le nombre des couverts puisqu'il n'était plus temps de refermer la porte.

Qui sauva la situation, sinon les artistes non-officiels, parmi lesquels sont les fils d'Abraham? Il y aurait quelque injustice à l'oublier.

HAÏPHONG

Le propriétaire du Restaurant Chinois du boulevard Montparnasse est de retour en son pays natal. Il y consacrera ses capitaux et ses vieux jours à la fondation et gérance d'un Cabaret Montmartrois.

GENÉVE

—Romain Rolland publie son intention de renier prochainement Adam, nonobstant les oppositions réunies de Guilbeaux et de Thiesson.

—Selon une information de source peu sûre, Benjamin et Félix Valloton se rallieraient aux doctrines et pratiques d'Epicure.

METIS CITY

Ville infortunée. Toutes les sources sont corrompues. L'air même impur. L'œil du ciel miteux. Les monuments publics ont été construits avec les matériaux de démolitions venus des quatre points de l'univers. L'hispano-mauresque est enfoncé. Il y a des paratonnerres sur les temples grecs. Et des automobiles traînés par des ânes. Il y a une tour Eiffel en carton pâte. Et un mannekenpiss en acier chromé. Il y a des enfants de trois ans qui succombent à la neurasthénie. Et des hommes de trente ans qui jouent à la poupée. Des peintres qui jouent au Michel-Ange et des peintres qui jouent au Matisse.

On a célébré en grande pompe, dans la basilique, les obsèques de M. Carolus-Duran et de M. Octave Mirbeau.

Des fumées d'opium figuraient l'encens obligatoire. Et les orgues jouaient la *Cavatine* d'Aïda, comme à Saint-Pierre de Rome.

On procède actuellement à l'élection de l'Alcade. Nous dirons bientôt le nom de l'élu, des candidats, et des grands électeurs.

391 *Paraît deux fois par mois. Le numéro : 0'60. Abonnement, un an : 12'00. Adresser tout ce qui concerne la Revue, Rédaction et Administration à "391" Galeries Dalmau, Puertaferrisa, 18, Téléphone 1791.A.*

Ce numéro, tiré a 500 exemplaires, dont dix de luxe repris à la main (10'00), a été imprimé par Oliva de Vilanova, Casanova, 169, Barcelone. Exemplaire N.º 293

BAS 5.1 1